

DISSERTATION DE CULTURE GÉNÉRALE

(épreuve n° 251)

ANNÉE 2017

Épreuve conçue par HEC Paris  
Voie économique et commerciale

Dans L'Euthyphron de Platon, le père du personnage éponyme ayant enjourné un criminel envoie chercher l'exécute pour que ce dernier - en faisant parler le texte de la loi - permette lui-même de dire comment agir. "Faire parler son texte" ; cette expression est profondément paradoxale car l'on oppose communément l'oral et l'écrit. Pour mieux le comprendre, tâchons de l'explicitier. "Faire parler" s'entend généralement comme une action dont la visée est de tirer une information ou une pensée de quelqu'un, ce parfois de manière brutale. Pourtant, c'est ici "un texte" que l'on désire faire parler, en considérant le parole comme un moyen d'exprimer une pensée, on comprend donc que l'on cherche à extraire quelque chose du texte. Et puisque le texte ne pense pas, on estime donc que c'est la pensée, le parole qui y a été déposée, scellée dans l'écrit, qu'on cherche à ramener dans le monde oral. La question du moyen et de la finalité d'un tel acte ne pose alors. Mais face au caractère si général

de l'article indéterminé "un", on se demande  
surtout si tous les textes sont soumis à cela et si,  
en le faisant parler, le texte ne risque pas d'être  
brutalisé, dénaturé pour justement devenir un texte:  
quelconque. On s'interroge surtout sur l'identité de  
celui qui saurait faire parler un texte, et on se  
demande si ne faisant, il restituerait une parole  
propre au texte, ou si il en fait autre chose.  
En somme, le grand problème que nous  
tâcherons de délimiter est le suivant: Pourquoi  
malgré l'absurdité apparente de la chose vouloir  
faire parler ce qui est muet, et quelles conséquences  
cela peut-il avoir sur le texte ou sur nous-  
mêmes? Il nous faudra donc bien prendre  
en compte la nature du texte: une parole fixée,  
mais surtout son usage courant: apprendre et se  
divertir pour pouvoir tenter d'y répondre. Nous  
examinerons d'abord le paradoxe inhérent à  
cette volonté de "faire parler un texte", puis  
nous étudierons le second paradoxe découlant  
directement de ce premier: le fait que malgré  
l'absurdité apparente de cet acte, il nous est  
essentiel. Enfin nous chercherons à voir comment,  
bien mené, cet acte peut à la fois enrichir  
son exécutant et son sujet.

Revenons donc à notre paradoxe

primordial, magnifiquement expliqué par Platon dans Le Phédre où il est dit que : « L'écriture mon cher Phédre, est en cela véritablement semblable à la peinture, les êtres qu'elle produit se tiennent debout comme si ils vivaient, pourtant, si on les interroge, ils gardent vénérablement le silence ». Ainsi, comment faire parler ce qui, figé ne répondra jamais ? Peut-on même considérer qu'il y a parole si il n'y a pas réponse ? Sans doute, mais alors c'est une parole morte, incapable de se corriger, de s'adapter à son auditeur. Ainsi qui fait parler un texte ne parlera pas vraiment, et il est même possible, qu'en s'appuyant sur la parole de ces mêmes textes, il « développe l'oubli de son être par la négligence de la mémoire », celui-ci, en s'attachant à réunir des contraires, ignorait donc tout de ce que ces deux opposés propres de lui apportent. Écrit et parole semblent donc être deux mondes à part. Il nous faut maintenant voir comment celui qui tente bien même de les réunir en faisant parler un texte brutalise ce dernier.

Car oui, le texte a une parole qui lui est propre, on ne peut l'entendre car on doit le lire. Un célèbre critique a un

jour dit : « Pour comprendre Rimbaud, lisons Rimbaud ». Il faut mettre un terme à cette volonté personnelle d'adapter le sens d'un texte à sa guise sous le couvert "de le faire parler". Il faut profiter pleinement de cette parole figée que nous offre l'auteur et tenter de vouloir la remettre en mouvement. Ce après tout, n'est-ce pas en la lisant à l'écrit qu'on voit : le mieux toutes les composantes d'une scène, d'une composition ou même d'une machine? V. Novarina l'a compris c'est pourquoi il affirme que « ce [qu'il] écrit ne veut rien dire, mais ça ne dit pas rien ». Ses textes ont une parole qui leur est propre, il est inutile de vouloir la détourner. Ainsi, faire parler un texte apparaît comme une trahison de son esprit, de sa parole propre. Mais si faire parler un texte semble mauvais, force est de reconnaître qu'écrire une parole a une importance capitale.

En effet, le passage de l'oral à l'écrit est fondamental, because de la civilisation, l'écriture peut mettre une parole à l'échelle du temps. Merleau-Ponty explique dans son Éloge de la philosophie que si le premier philosophe (Socrate) n'a écrit aucun livre, nous sommes pourtant bien arrivés à une philosophie

du livre. Car si l'apprentissage par le livre comporte des dangers nous précédemment, l'absence du livre le mettrait à rude épreuve. C'est l'accès facile aux textes par l'invention de l'imprimerie par Gutenberg qui a permis la diffusion des idées des Lumières, c'est l'écrit encore une fois qui permet aux universitaires du monde entier d'échanger à travers des revues et ainsi de faire avancer leur discipline. L'exploitation du paradoxe nous mène donc à une première conclusion : Textes et parole sont deux mondes séparés, et si écrire permet de passer de l'un à l'autre, "faire parler" ne semble pas permettre de faire le chemin inverse. Pourtant, on fait souvent parler un texte, et c'est même souvent une nécessité, nous allons donc désormais nous interroger sur les faiblesses de l'écrit qui justifient de le faire parler, mais aussi sur les limites à imposer à cet acte pour ne pas retomber dans les vices précédemment exposés.

Nous l'avons déjà vu, l'écrit est une parole figée, cependant, plus encore, Rousseau nous écrit dans le préambule du Manuscrit de Neuchâtel en expliquant que « (...) l'on rend ses sentiments quand on parle, et ses idées

quand on écrit ». Et si il tente bien de rendre son oralité au texte en « prenant [son] parti sur le style, [...] en changeant] selon son humeur », il reconnaît une supériorité à la parole sur le texte, rendant nécessaire de trouver un moyen de remettre la parole au cœur du texte, de le faire parler. Ce besoin, il est plus pressant encore en droit : qu'il soit canon, publique ou civil, le texte juridique ne peut tout prévoir, et c'est le juge (ou équivalent) qui doit s'en faire l'exécutif, sans quoi il n'est qu'un livre vide et vain. En cela, le juge se fait le porte-parole du texte, pour Montaigne dans L'Esprit des lois, il est même « la bouche de la loi ». On comprend donc que le texte est une parole stérilisée qui a parfois besoin d'être restaurée en son esprit par un exécutif attitré pour délivrer ce qu'il contient vraiment.

L'étude de la parole au théâtre nous permet d'aller plus loin. Anne Hubersfeld explique dans lire le théâtre qu'on y trouve quatre paroles ; celle de l'auteur, diffusée dans l'intrigue, son développement, mais aussi dans la construction même des personnages, celle du personnage, porte-parole de l'auteur, celle de

l'acteur, prête-parole du personnage, et enfin, celle du metteur en scène, interprète de la parole de l'auteur. Les deux premières sont les seules à faire partie du texte. Quant aux deux autres, il faut les faire émerger. Dans Le Théâtre des paroles, « Pour Louis de Funès », Valère Novvaine explique que ce qui rendait de Funès si bon, c'était sa capacité, à chaque soir, faire le ride avant d'entrer sur scène, et de ce ride, à faire émerger le personnage, à l'incarner au sens fort du terme. Alors seulement, cet abandon complet de l'acteur dans son rôle conduit à la singularité de l'acteur, le texte parle. Et si la parole de l'auteur peut s'y voir altérée, du moins est-elle à nouveau parole, véritablement, permettant selon les interprétations d'en offrir différents échos, et réouvrent ce débat que clot l'écriture. Alors seulement, on peut, pour reprendre le Phédon de Platon en 249b « elles de la multiplicité de sensations vers l'unité ». On saisit la vérité que le texte contient mais n'exprime pas, en somme : on le fait parler et c'est pour le mieux. Car en dehors du théâtre aussi cette dialectique des textes peut avoir lieu, et si elle est bien menée lors faire parler un texte ne sera plus le brutaliser mais au contraire

le déliant.

Mais encore faut-il mener à bien cet acte délicat. Pour cela, deux paramètres sont à prendre en compte : on ne peut faire parler un texte qu'à hauteur de sa densité et, deuxièmement, il faut toujours le faire parler dans les limites de l'interprétation : une sorte de spectre à l'intérieur duquel toute interprétation argumentée peut avoir sa place mais, à l'extérieur duquel on vive au fantasme. Tout comme Kant qui considérait qu'en philosophie, on ne peut rendre raison de tout sans une fuite à l'infini, l'interprète doit s'imposer des limites et s'y tenir. Ainsi si il apparaît comme parfaitement sensé que Le Procès de Kafka puisse être une dénonciation des régimes autoritaires bureaucratiques du bloc de l'est, l'interprétation messianique qui voit le héros comme le Christ, un prétexte qui avait qu'il ne soit fusillé, un homme tend les bras en croix pour donner ses volés, et ainsi ne pas assister à sa mort, semble beaucoup plus capilotractée, à la limite de l'absurde. Le risque est alors de déformer le parole de l'auteur qu'elle s'en perde ce qu'elle a de bon, comme n'est arrivé à Amos Arund quand la couverture du procès



Eichman lui a volé des menaces de mort et la dépréciation complète de son travail pour quelques lignes sur la coopération juive qui les firent passer pour pro-Eichman. Comme Roussier prend un pacte autobiographique avec son lecteur dans le préambule de ses confessions, l'interprète doit prendre un pacte d'honnêteté et de mesure pour bien faire parler un texte. En d'autres termes et comme nous allons le voir, faire parler un texte pour enrichir le texte comme l'interprète.

L'exigence d'un texte peut en effet l'actualiser pour une époque nouvelle, en lui trouvant un sens plus contemporain. Par exemple si la pièce Don Juan de Molière a su se renouveler pour continuer d'être aujourd'hui jouée, c'est grâce à des metteurs en scène comme Meyerhold qui a donné un sens à tout le texte. un bœuf « les pleures, je pense » est interprété comme une opposition profonde entre une sensibilité soumise à ses émotions et un Don Juan ultra-rational. Même la réplique finale des héros : « Ô ciel, un jeu incertain me brûle », traditionnellement interprété comme Don Juan abîmé en enfer devant le signe de l'opérateur qui frappe le personnage, qui part dans son péché. Tout le texte y est,

mais Mesgrich le fait parler autrement, finalement adapté à son auditoire. L'interprète peut aussi révéler des éléments de sa pensée à l'auteur lui-même, comme ce fut le cas pour Umberto Eco qui reconnaît que des critiques étaient parvenues à déceler une partie inconsciente de ses écrits. Enfin, de manière plus personnelle, le lecteur peut se révéler à lui-même, se dévoiler en adaptant le propos d'un texte à lui-même. C'est au niveau du peuple allemand qu'Heidegger perçoit ce phénomène quand il dit que les poèmes d'Hölderlin sur le Rhin lui ont révélé son essence.

Ces sens nouveaux ou révélés, nous pouvons les trouver car c'est la diversité des lieux interprétatifs, mais surtout de leur rencontres qui les révèle. En faisant parler un texte ; dans sa tête, à vive voix ou de sens purement analytique, on lui donne un ton, lui associe une gestuelle, ce de manière unique selon notre personnalité, nos croyances et convictions ou même selon le contexte. La diversité de cette diversité peut-être considérée, si l'on adapte le modèle d'apparition des innovations soutenu par Lévy-Strauss dans Race et histoire, comme la source de ces interprétations à travers les échanges qui s'en suivent. Ainsi, tout ce

qui signeront notre "pacte interprétatif" seront, à leur échelle et selon leur sensibilité et connaissances, capables de faire parler un texte, et donc de s'enrichir intellectuellement par ce travail. Reste à voir ce qu'y gagne le texte.

La traduction de Jean-Lévy des Oeuvres de Tchouang Tseu peut nous aider à y répondre. Les taoïstes tiennent en effet le texte en haute estime pour cette distance qu'il offre par rapport à la parole. Distance que le texte - si il est bien écrit (à savoir : multiplie les points de vue) - nous efface quand on le fait parler pour nous plonger au cœur de l'interrogation des belligérants tout en nous abritant du rapport de force que la parole face à face entraîne. Ainsi, plongé au cœur du débat et libre d'adopter une position ou l'autre, le lecteur fait plus que faire parler le texte : il le fait vivre en adoptant une position éprenante projective. Alors le texte ne se contente plus de traverser l'histoire, il vit à travers l'histoire : sera par période hautement considéré pour son enseignement, puis on en rit, puis on le redécouvre pour des qualités qu'on ne lui avait jamais jusque là

remarquées. Somme toute, des phrases très humaines.

Ainsi la parole, une fois écrite et devenue texte, entre dans un monde d'où il n'y a plus de retour en arrière indemne possible. On pense donc premièrement à l'y laisser, pourquoi s'échiner à essayer de retrouver ce qui ne peut plus être? Pourquoi cette « peinture » d'écriture doit être secourue, non pas pour la malmenée comme on a pu premièrement le penser, mais plutôt pour la dépanner, voir ce que le temps a créé, et, pourquoi pas aussi, ce que nul avant n'avait vu. C'est ça un grand texte: un Van Gogh retrouvé dans un grenier, le faire parler, c'est laisser quelques experts s'étaler à sa rénovation, pour que tous y ait accès. Et ensuite, le faire parler c'est laisser à tous le plaisir de lui trouver quelque chose d'unique, tout en le respectant, sans l'altérer. Faire parler un texte, c'est donc une attitude bienveillante et proactive envers ce dernier, qui si elle ne peut lui rendre toute la fraîcheur de sa conception, peut au moins lui rendre un côté plurivoque, ouvrir ses dilatazioni, parfois, étendre sa vérité première. Plus qu'une parole, c'est lui délier le pouvoir d'appréhension et sentiment. En somme, d'être proche humain. Et c'est pourquoi la parole de l'exégète d'Éthiophon eut été si importante: elle surest per donner à la loi ce côté humain si important pour que justice soit rendue.